

Protestantisme et démocratie moderne

par Maxence Hecquard

IL SEMBLE que le protestantisme et la réforme de l'Église catholique au 16^e siècle, événements purement religieux et, pour ainsi dire, internes à l'Église, n'ont aucun rapport avec l'hégémonie moderne de ce régime politique né en Grèce au 5^e siècle avant notre ère et que l'on appelle *démocratie*.

Le protestantisme s'est toujours voulu un mouvement uniquement religieux, né en réaction à une supposée décadence du christianisme et ayant des visées purement spirituelles.

La démocratie, au contraire, prend ses distances avec les questions religieuses. Elle entend se situer en quelque sorte au-dessus d'elles au travers du concept de laïcité. Les religions relèvent aujourd'hui de la sphère privée, individuelle. Toutes sont admises sous réserve qu'elles respectent les règles de la démocratie.

Existe-il donc un lien, une relation entre ces mouvements majeurs qui ont, chacun dans leur ordre et à trois siècles de distance, marqué profondément la société occidentale ?

Deux éléments doivent nous faire réfléchir et suggèrent que ces événements de l'histoire des idées ne sont pas sans rapport.

Tous les penseurs de la démocratie sont issus du protestantisme

Le premier est que tous les grands penseurs du régime démocratique moderne sont issus du protestantisme ou ont du moins entretenu des rapports avec lui.

C'est le cas de l'anglais Thomas HOBBS (1588-1679) qui est l'un des premiers penseurs de l'État moderne. Il a ouvert la voie au *Contrat social* de Rousseau et à la théorie républicaine. Hobbes était fils d'un ecclésiastique protestant. Il débuta comme précepteur de la famille Cavendish, comte de

Devonshire, et proche du roi anglican Charles I^{er}. Il s'intéressa beaucoup aux mathématiques et à la physique. Il profita des voyages de ses élèves sur le continent pour rencontrer des savants comme Galilée et Mersenne. Il travailla aussi avec le chancelier et philosophe Francis Bacon. En 1640, lors de la révolution anglaise, il s'installa à Paris, où il fréquenta Descartes et Gassendi. Il subit l'influence des libertins et publia son premier livre politique intitulé *Du citoyen*. Il bénéficiait d'une pension de Louis XIV. On dit qu'il rentra en Angleterre en 1651 pour ne pas être contraint de se convertir au catholicisme. Il publia cette même année 1651 le *Léviathan*, qu'il avait écrit en France et qui est sous-titré *Traité de la matière, de la forme et du pouvoir de la république ecclésiastique et civile* : tout un programme. Cette œuvre et les suivantes (*Lettres sur la liberté et la nécessité*, *Du corps*, *De l'homme*) le font accuser par le clergé anglais d'anti-religiosité. Il fut alors contraint de se réfugier à Chatsworth chez le comte de Devonshire. Hobbes considère que seul l'absolutisme de l'État, à qui les hommes confient par contrat le soin de les gouverner, peut maintenir le droit et garantir la paix. Quatre ans après sa mort, ses œuvres *Du citoyen* et le *Léviathan* furent condamnées par l'Université d'Oxford et brûlées sur un bûcher.

Beaucoup de commentateurs pensent aujourd'hui que Hobbes était en réalité athée (ce qu'il ne pouvait évidemment professer puisque c'était un crime à l'époque). Quoiqu'il en soit, il est incontestable qu'il est né protestant et a vécu dans un environnement protestant.

Son contemporain, René DESCARTES (1596-1650), est souvent considéré comme le fondateur de la philosophie moderne. Il naquit le 31 mars 1596 dans une famille noble de la Touraine et entra au collège des Jésuites de la Flèche, fondé depuis peu par Henri IV. Il parcourut la Hollande, le Danemark et l'Allemagne. Il se fixa en Hollande, non seulement parce qu'il cherchait le calme et que – comme il disait – il pouvait mieux philosopher dans un climat plus froid, mais aussi dans l'espoir d'y trouver une plus grande liberté pour ses recherches. Les condamnations de Giordano Bruno, de Vanini, de Galilée, de Copernic y sont certainement pour quelque chose. Ce que pensait vraiment Descartes, il l'a emporté dans sa tombe. Il était accoutumé à dire « *Larvatus prodeo* », *j'avance masqué*¹. Lorsqu'un jeune hollandais, Burman, vint le voir dans sa maison près d'Amsterdam en 1648 pour visiter sa bibliothèque et lui demander le fin mot de sa philosophie, il lui montra un veau à la dissection duquel il allait procéder. Son système consiste à promouvoir ce que nous appelons aujourd'hui les sciences « dures », notamment les mathématiques en remplacement de la scolastique qu'il méprisait. Il est l'initiateur du « scientisme » moderne. Il termina sa vie à la suite d'un coup de froid en Suède où il enseignait la philosophie à la reine luthérienne Christine. Il est incontestable que ce natif du catholicisme était plus à l'aise dans une atmosphère protestante.

1 — *Cogitationes privatæ* (1619), Adam et Tannery, X, p. 213.

Un autre philosophe majeur de la modernité, John LOCKE (1632-1704), naquit près de Bristol dans une famille puritaine. Il fut influencé par le théologien protestant John Owen (1616-1683). Locke deviendra secrétaire du Comte de Shaftesbury, un proche du protestant Guillaume d'Orange. Locke est l'auteur notamment du *Deuxième traité du gouvernement civil*, qui introduit entre autres la distinction de l'état de nature et de l'état social et pose les fondements de la théorie du contrat social de Rousseau.

Locke est encore l'auteur d'un *Essai sur la tolérance* (1667). La notion de « tolérance » qu'il prône est celle d'un accord de vie commune entre sectes protestantes, et d'un engagement commun à lutter contre les athées et les catholiques. Il en présente les avantages politiques pour la monarchie anglaise. La coexistence entre protestants d'obédiences différentes est présentée comme possible pourvu que l'on ne confronte pas les théologies, et que l'on refuse leurs conséquences « néfastes pour la société ou pour autrui ». Ceci définit implicitement une éthique naturelle fondée sur l'indifférence. Cet essai n'a pas été publié, le contexte politique de la Restauration le rendant dangereux. Le paragraphe suivant explicite le propos de l'ouvrage :

Les papistes ne doivent pas bénéficier de la tolérance. [...] Car l'intérêt du roi d'Angleterre comme tête des protestants sera très défendu par la dissolution du papisme parmi nous. Les différents partis s'uniront bientôt dans une amitié commune avec nous, quand ils comprendront que nous nous sommes vraiment séparés et opposés à l'ennemi commun tant de notre église que de toutes les confessions protestantes. Ce sera le gage de notre amitié pour eux et la garantie qu'ils ne seront pas déçus dans la confiance qu'ils nous font et la sincérité de l'accord que nous avons passé avec eux.

Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), fils d'Isaac Rousseau, horloger genevois descendant de huguenots réfugiés au temps de la Réforme, perd sa mère neuf jours après sa naissance et reçoit une éducation typiquement réformée, rythmée par la lecture de la Bible et le chant des psaumes. A seize ans, il s'enfuit de chez lui pour échapper à sa condition d'apprenti et se convertit au catholicisme. Il rencontre à Annecy Mme de Warens qui parfait son éducation musicale et affective. Devenu célèbre, l'enfant prodige retourne à la « religion de ses pères » en 1754-1755, mais il entretient désormais des relations tendues avec les autorités genevoises qui condamneront aussi bien *l'Émile* que *Du Contrat Social* (1762) comme « téméraires, impies, tendant à détruire la religion chrétienne, et tous les gouvernements ». Toute sa vie Rousseau professe une religion profondément personnelle. « Je suis chrétien, dira-t-il, non comme un disciple des prêtres, mais comme un disciple de Jésus-Christ ». Mal à l'aise à Paris avec les philosophes, il défend la Providence contre les attaques de Voltaire ; proscrit à Genève, il renonce à sa citoyenneté en 1763. Dans son ouvrage de référence *Rousseau et les Genevois*, le pasteur Jean-Pierre Gaberel (1810-1899) le revendique comme sien. Les